

# Fables Sénufo

par

P. KNOPS, s.m.a.

A tous les âges historiques l'homme, vivant en société et par conséquent soumis à des lois pour le bien communautaire et pour son mieux individuel, est animé du besoin de former moralement ses semblables, ses enfants, et ceux que des liens sociaux font dépendre de lui. Pour cette formation il a recours à l'enseignement de la morale, directrice de la vie communautaire et guide de la vie spirituelle. Dans les groupes humains philosophiquement évolués cette didactique fait usage de principes et de maximes. Mais chez les sociétés plus primitives on a recours pour cette instruction aux fables et légendes, aux énigmes, aux dictons populaires, et aux proverbes qui sont bien souvent des dérivés et des résumés de récits fabuleux et légendaires. La littérature nègre ouest-africaine est riche de ce genre de proverbes :

- « La forêt ne convient pas aux poissons », dit un Noir qui ne comprend rien à notre civilisation européenne.
- « A force d'application, le bègue réussira à dire baba (papa) ».
- « Qui veut tuer son chien, l'accuse d'avoir brisé son pot ».
- « L'édenté ne doit pas en vouloir au carnivore ».
- « Quand ce fut le tour de l'édenté, le beignet devint os ».
- « La grenouille trouve sòn chemin dans un marigot ».

Si dans notre culture ce genre littéraire imagé se trouve relégué, un peu comme l'histoire ancienne et à titre de souvenir des temps révolus, dans le bagage classique des écoliers sous la forme de recueils de fables d'Esopé, de Phèdre, de Florian, de La Fontaine, il a gardé pour les hommes non-évolués toute sa valeur didactique, moralisatrice, éducative, civilisatrice. Loin donc d'être pour ces derniers des récits stupides, les fables gardent pour eux le sens que leur donne La Fontaine :

- « Les fables ne sont pas ce qu'elles semblent être.  
Le plus simple animal nous y tient lieu de maître ».

*La provenance des fables* ouest-africaines en général, et des fables senufo en particulier, semble diverse. Il en est qui sont vraiment du terroir. D'autres sont de provenance étrangère, et certaines remontent sans doute aux temps antiques. Plusieurs présentent une analogie de sens et même de texte avec celles que Esope composa au VII<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècle pour distraire Crésus. Ainsi celle que j'intitule « Le Lièvre et la Case des Animaux », dans laquelle on observera la ressemblance avec celle que La Fontaine a mise en vers d'après Esope sous le titre « Le Lapin et la Belette » :

Du palais d'un jeune lapin  
 Dame Belette un beau matin  
 S'empara : c'est une rusée.  
 Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée.<sup>111</sup>

Voici le texte français de cette fable senufo, auquel, comme d'ailleurs pour toutes les fables présentées dans cette étude, je conserve le style local. Ce sont d'abord des disputes et palabres dont le lièvre tire parti pour faire construire la case par les autres animaux. C'est ensuite la prise de possession de la maison par lui à l'exclusion des autres. Enfin ses ruses et ses mensonges pour les empêcher de réintégrer leur domicile commun.

*Le lièvre et la case des animaux.*

Un jour le lièvre dit aux animaux : « Allons construire une case ». Les animaux répondirent : « Oui ».

L'éléphant dit : « Faisons le mortier ».

Le lièvre : « Faites le mortier, moi je maçonnerai ».

L'éléphant : « Allons tous maçonner ».

Le lièvre : « Vous, maçonnez; j'irai couper le bois pour le toit ».

L'éléphant : « Allons tous couper le bois ».

Le lièvre : « Coupez le bois, moi je ramasserai la paille ».

L'éléphant : « Allons tous chercher la paille ».

Le lièvre : « Cherchez la paille, moi je couvrirai la case ».

L'éléphant : « C'est nous tous qui couvrirons la case ».

Le lièvre se fâche : « Je ne travaille plus avec vous; je m'en vais à ma case dans la brousse ». Il s'en va dans la brousse. Après cette dispute les animaux couvrent aussi la case. Ils proposent : « Partons aux plantations chercher des ignames », et ils s'en vont aux plantations.

Mais le lièvre revient. Il entre dans la case avec de l'eau, de la bouse, un couteau et un pilon, et il ferme bien la porte.

Il pleut, et les animaux mouillés reviennent à leur case, mais ne peuvent ouvrir la porte. Ils disent à l'éléphant de faire ses excréments devant la porte.

Le lièvre à son tour y verse la bouse et l'eau. Ils commandent à l'éléphant de cogner contre le mur. Le lièvre répond en frappant avec le pilon. Ils ordonnent au termite : « Toi, qui es le plus petit, va voir qui est à l'intérieur ». Le lièvre la tue avec le couteau. Ils disent : « Celui qui se trouve à l'intérieur, est plus fort que l'éléphant : fuyons vers les plantations ».

Alors le lièvre ouvre la porte, sort de la case, les voit tout mouillés, et leur dit : « Il y a quelqu'un dans la case ». Les animaux eurent peur d'entrer, et ils désignèrent le lièvre comme leur chef. Celui-ci occupa désormais la case.

Cependant les fables provenant du terroir sénoufo sont nombreuses, et leur série n'a cessé de s'allonger jusqu'aux temps actuels suivant le degré d'inspiration et l'imagination créatrice des inventeurs.

1. — Certaines relatent des légendes en rapport avec l'origine et l'histoire de la tribu et des familles principales. Dans des veillées funèbres de certains chefs et notables, des hommes, à qui les Européens ont donné le nom générique de *griots*, gardiens du trésor historique et légendaire du lieu, comparables aux troubadours de notre moyen-âge, et des femmes qui rappellent les pleureuses de nos temps révolus, disent les gestes épiques du défunt dans des cantilènes psalmodiées à la manière orientale : de même que dans les communiqués de nos guerres du XX<sup>e</sup> siècle, ces récitants ont bien soin d'y omettre ce qui n'est pas à l'honneur du héros. Dans ce genre légendaire il faut classer le récit des exploits de « Déreguenoulène », enfant si rusé qu'à force d'exploits qui frôlent parfois la fourberie, il monte à la dignité de chef de village et de clan.

#### Déreguenoulène

Il était un enfant qui était malin. Il s'appelait Déreguenoulène. Il y avait deux autres jeunes gens qui étaient malins aussi. Un jour ces deux jeunes gens prirent une vache et dirent : « Nous allons voyager, et si nous rencontrons un plus malin que nous, nous lui donnerons la vache ». En chemin ils rencontrèrent Déreguenoulène, qui jouait au dio <sup>(1)</sup> dans des trous creusés dans le sol, et lui dirent : « Va nous chercher de l'eau au village ». Le petit répondit : « Si je pars et que le soleil vient sur mon jeu, mettez-le à l'ombre ». Quand le soleil vint sur le jeu, ils ne purent le placer à l'ombre, car les trous étaient dans la terre : ils le cassèrent.

Quand Déreguenoulène apporta l'eau, il vit qu'ils avaient cassé les trous du dio, et il leur dit : « Pourquoi n'avez-vous pas mis mon jeu à l'ombre » ? Les deux jeunes gens répondirent : « Nous ne le pouvions pas. Prends la vache. Nous l'avons emmenée en voyage pour chercher quelqu'un de plus

(1) jeu composé de trous, dans lesquels il faut répartir des cailloux blancs et noirs. Il est généralement en bois, et transportable.

malin que nous pour la lui donner. Nous trouvons que tu es plus malin que nous, et nous te la donnons ». Déreguenoulène paya d'un bon merci. Il alla dans un autre village et confia la vache au chef. Dans ce village il n'y avait pas de vache, il n'y avait qu'un taureau.

La vache avait vélé beaucoup de petits.

Un jour Déreguenoulène dit à son père, qui était chef de son village : « Prends-moi, nous partons voir mes bœufs ». Le père répondit : « Moi qui suis chef, je n'ai pas de bœufs, comment peux-tu en avoir, toi qui es mon fils » ? Mais le père prit son fils sur ses épaules, et ils partirent. L'enfant dit à celui à qui il avait confié sa vache : « Je viens voir mon troupeau ». Celui-ci répondit : « Non, tu n'as qu'une vache; les autres bœufs que tu vois, tu sais qu'ils sont pour mon taureau ». L'enfant dit à son père : « Partons ». Celui-ci reprit son fils sur ses épaules. Chemin faisant le fils dit à son père : « Descends-moi », il retourna au village où étaient les bœufs. Il dit à celui à qui il avait confié sa vache : « Donne-moi le couteau pour couper le cordon ombilical : mon père vient d'accoucher ». L'autre répondit : « Les hommes ne peuvent pas être enceints ° » Le petit dit : « Et toi tu affirmais que c'est tou taureau qui a fait ces bœufs » ! Et il obtint ses bœufs.

Déreguenoulène appela son père. Ils emmenèrent le troupeau et se le partagèrent. L'enfant dit à son père : « Veux-tu attacher des lianes vertes aux cornes de tes bœufs, afin de les reconnaître ? j'attacherai des lianes sèches aux miens ». Mais les lianes vertes séchèrent, et Déreguenoulène avertit son père : « Le berger a perdu les bœufs aux lianes vertes ». Le père voulut frapper le berger, mais l'enfant l'arrêta : « Ne le frappe pas, les lianes vertes sont séchées ». Fâché, le père décida de tuer son fils pour s'approprier tous les bœufs. Il se mit à creuser un trou dans sa case. Déreguenoulène creusa un trou dans la case voisine, qui était celle de sa mère, et le fit communiquer avec celui de la case de son père. En même temps le père fit chauffer de l'huile d'arachide pour en arroser l'enfant. Il couvrit le trou d'une natte, plaça sa tabatière au milieu de la natte, appela l'enfant, et lui dit : « Ramasse ma tabatière, et donne-la-moi ». Celui-ci marcha sur la natte et tomba dans le trou. Quand le père versa l'huile bouillante, Déreguenoulène, sorti par le trou de la case voisine, vint auprès de son père et lui demanda : « Que fais-tu là ? Je veux t'aider ». Le père le lia avec des lianes, et ordonna aux hommes de son village d'aller le noyer. Mais l'enfant demanda aux hommes : « Laissez-moi d'abord chercher de la viande là-bas où vous voyez les charognards » ! Ils le laissaient attaché, et coururent eux-mêmes à la recherche de viande.

Un colporteur dioula passa à cheval. Il était vêtu d'un grand pantalon et d'un large pagne blanc. Déreguenoulène le supplia : « Viens me détacher ». Le dioula répondit : « Si je te détache, tu vas certainement m'attacher ». « Non, assura-t-il, je ne t'attacherai pas ». Quand il fut détaché, l'enfant lia le dioula, et s'habilla du pagne et du pantalon. Il prit le cheval, et s'enfuit dans le bois.

Les hommes, revenus de la recherche de la viande, noyèrent le dioula dans le marégot, et repartirent.

Déreguenoulène rencontra son père et lui dit : « Les hommes du village m'ont jeté dans l'eau, et les génies de l'eau m'ont donné ce cheval ». Le père répondit : « Il faut qu'on m'attache et me jette aussi dans l'eau » ! On l'attacha et le jeta à l'eau.

C'est alors que Déreguenoulène remplaça son père comme chef.

Comme on s'en rend compte dans ce récit prolix, cet épisode des vaches portant des feuilles vertes et des feuilles sèches rappelle la ruse orientale de la Bible, où Jacob, au service de Laban, mettait des baguettes de peuplier rayées devant les yeux des chèvres et des moutons pour se constituer un troupeau au détriment de son beau-père.

2. — Dans cette catégorie de fables locales ou du moins ouest-africaines, il nous faut ranger toutes ces historiettes d'animaux, conçues par l'un et l'autre narrateur de toutes classes sociales et à imagination féconde. N'importe qui a le droit d'en improviser, et ce n'est pas le privilège de quelque génie que d'être fabuliste. Pour qu'elle survive et se propage, il suffit que la fable soit dans le goût des auditeurs, c'est-à-dire qu'elle soit subtile, morale, ingénieuse quoique simple et naïve, gracieuse, bien qu'on y dise parfois des mots et qu'on y fasse entendre des bruits grossiers pour notre entendement occidental.

Ces fables à personnages animaux ne se rattachent pas à un système mythologique, comme le voudraient certains ethnographes désireux d'expliquer par les animaux qui en sont les animateurs, l'origine des animaux totémiques des tribus, ou enclins à y voir des récits allégoriques de la cosmogonie. Au contraire la plupart des acteurs quadrupèdes ou ailés, moustique,, perdrix, pintade, coq, poule, oiseau lougpegué, termite, lièvre, bouc, âne, chien, chat, ne sont totémiques dans aucun clan soudanais.

3. — Un autre genre de fables est un essai d'explication de coutumes, de constatations observées par les indigènes, ou concerne des événements mystérieux, des accidents incompréhensibles pour eux. Chez les Sénufo nous en avons recueilli quelques exemples typiques.

### *L'orpheline*

Il y avait une jeune fille qui était orpheline.

Elle s'en va pour rester avec une autre femme. Celle-ci ne veut pas la garder avec elle. L'orpheline la quitte et va trouver une autre femme. Celle-là non plus ne veut la garder.

L'orpheline quitte le village et monte sur une termitière. Des hommes entouraient la jeune fille. Elle dit à la termitière : « Termitière, ouvre-toi que

j'entre. Ma mère n'est plus là, c'est pourquoi je souffre. Mon père n'est plus là, c'est pourquoi je souffre. Termitière, ouvre-toi, que j'entre ».

La termitière s'ouvre, et la jeune fille entre.

Elle reste dans la termitière jusqu'à ce qu'elle est devenue grande et belle. Elle sort alors de la termitière, et elle trouve qu'elle est grande et belle. Elle va visiter le village. Pour elle on tue des cabris, des moutons, des poules, des pintades. Un homme dit : « C'est avec moi que tu vas rester ». Un autre dit : « C'est avec moi que tu vas rester ». Tous les hommes disent : « C'est avec moi que tu vas rester ». La fille répond : « Je ne veux pas rester ici ». Elle retourne à la termitière, et chacun pleure et ne veut pas qu'elle réentre dans la termitière.

C'est pourquoi, si quelqu'un a perdu sa mère et son père, il y a toujours un autre qui le prend chez lui.

#### *Les cinq doigts de la main.*

La faim me tient, dit l'auriculaire.

Viens, allons voler, dit l'annulaire.

Voler n'est pas bon, dit le majeur.

Si tu apportes, je mangerai, dit l'index.

Si maman vient, je le lui dirai, dit le pouce.

Alors à quatre ils se jettent sur le pouce et le mettent à l'écart, parce qu'il a voulu les trahir. C'est pourquoi le pouce est à l'écart des autres doigts.

#### *Pourquoi chien et chat ne sont jamais d'accord.*

Un chien et un chat étaient allés chercher du feu sur l'autre rive de la Bandama. Ils revinrent à la nage, serrant chacun un tison ardent entre les dents. Chemin faisant, ils rencontrent des poissons. Le chat lâche son tison pour happer un poisson. Quand ils atteignent la rive, le chat dit : « Donne-moi ton feu pour cuire mon poisson ». « Non, répond le chien, tu étais assez bête pour laisser tomber et éteindre ton feu : mange ton poisson cru maintenant ». Depuis ce temps le chat mange le poisson cru, et voilà aussi pourquoi chiens et chats ne sont jamais d'accord.

#### *La chienne et l'hyène (ou la domestication des chiens).*

Une chienne allait avoir des petits. Elle grimpa dans un arbre pour y mettre bas et y cacher sa chiennée. Elle attacha une liane à une branche : quand elle quittait l'arbre, elle se laissait glisser le long, et quand elle devait y remonter, elle grimpait par la liane. Une hyène se cacha pour découvrir où la chienne nichait, et elle trouva la cachette.

Un jour, quand la chienne était descendue, l'hyène grimpa dans l'arbre, et quand la mère revint, elle l'y trouva. La chiennée y monta aussi, et elle dit à

ses petits : « Quand un étranger vient en visite, pourquoi ne lui donnez-vous pas une chaise propre ? » Il y avait en effet dans l'arbre une branche sèche et blanche. « Va t'asseoir là, » dit la chienne à l'hyène. Elle se posa sur la branche morte, laquelle cassa et tomba avec l'hyène. La chienne alla alors cacher ses petits au village.

C'est pourquoi les chiens vivent maintenant dans les villages.

*Pourquoi la lune ressuscite, mais pas les hommes.*

Dieu avait créé les hommes. Alors il dit : « Après leur mort les hommes resteront deux jours dans la tombe, et ils ressusciteront le troisième jour ». En même temps il ajouta : « Quand la lune meurt, elle restera dans sa tombe ».

Dieu envoya un chien faire ce message aux hommes. Il leur envoya aussi un chat avec ce message.

Sur le chemin du chien Dieu plaça un morceau de viande, et sur la route du chat un *nèrre* <sup>(1)</sup>. Le chien trouva la viande, et perdit son temps à ronger l'os. Le chat vit le nèrre, et continua son chemin : il arriva chez les hommes avant le chien. Mais dans sa hâte il avait embrouillé le message. Il dit aux hommes : « Dieu a dit : quand l'homme meurt, il restera dans sa tombe. Si la lune meurt, elle ressuscitera le troisième jour ».

Quand le chien arriva chez les hommes, il leur annonça : « Dieu a dit : si l'homme meurt, il restera deux jours dans la tombe, et il ressuscitera le troisième jour. Quand la lune meurt, elle restera dans la tombe ». Les hommes ne crurent pas ce message, parce que le chat était arrivé le premier, et que Dieu ne peut pas se démentir.

Ainsi l'homme meurt et reste dans sa tombe, et la lune meurt pour revenir le troisième jour.

*Style, composition, récitation et représentation des fables*

N'étant pas écrites, les fables sénoufo ne sont pas congelées dans un texte solide et invariable. Les récitateurs en arrangent le texte à la mesure de leur talent, et donnent libre cours à l'improvisation, à la manière des troubadours du XII<sup>e</sup> et du XIII<sup>e</sup> siècle pour les fabliaux populaires. Gestes, mouvements de danse, grimaces, cris d'animaux, bruits physiques que nous interdisent les règles les plus élémentaires de la bienséance, accompagnent le récit. Les plus habiles inventent des prouesses nouvelles pour le compte des héros et des personnages animaux, ce qui rend la fable prolixe et ennuyeuse pour notre degré de patience européen. Le récit est toutefois condensé : fleurs littéraires, images oratoires,

(1) Le *nèrre* est un fruit amer et puant utilisé pour l'assaisonnement des sauces.

comparaisons, descriptions du milieu et des personnages en sont bannies, de sorte que sa forme stylistique est réduite à sa plus simple expression. Cela semble une qualité requise pour les fables en général, dont quelqu'un a dit que « leur principal ornement est de n'en avoir aucun ».

*Le dialogue* intervient régulièrement dans le déroulement de la fable, ce qui nécessite jusqu'à l'ennui le retour de phrases telles « il dit », ou « il répond », suivies de l'énoncé à la première personne : nous en avons donné un exemple dans la fable « Le lièvre et la case des animaux ».

Certaines parties, surtout les refrains, y sont chantées, donc métriques et rythmées. C'est le cas pour la fable que nous intitulos « La femme du lièvre ».

#### *La femme du lièvre.*

Les animaux sauvages avaient une belle femme. Ils étaient embarrassés pour savoir qui devait la marier. Ils disaient : « Dansons sur une pierre. Celui qui dansera sur la pierre jusqu'à ce qu'il y aura de la poussière, c'est à lui qu'on donnera la femme ». Tous dansent, mais il ne sort pas de poussière de la pierre. Le lièvre avait mis de la cendre dans son pantalon. En dansant, la cendre tombe sur la pierre. Chacun dit : « Le lièvre a dansé jusqu'à ce qu'il y a de la poussière ». Seul l'éléphant proteste : « Comment ? c'est moi qui suis le plus lourd ! J'ai dansé, et il n'y a pas eu de poussière ? Le lièvre qui ne vaut pas un de mes doigts, a pu danser jusqu'à ce qu'il y a eu de la poussière ? Ce n'est pas vrai ! » Les autres animaux proposent : « Re commençons à danser ». L'éléphant s'oppose : « Non, c'est moi et le lièvre qui allons recommencer ». L'éléphant danse le premier, mais il n'y a pas de poussière. Le lièvre dit : « Balayez la pierre, et après ce sera mon tour ». On balaie la pierre, et le lièvre danse à son tour. La cendre tombe sur la pierre, et chacun constate : « C'est de la poussière; le lièvre aura la femme ! »

Le lièvre prit la femme. Bientôt celle-ci eut un enfant.

Un jour la femme part au marigot chercher de l'eau. Pendant son absence son enfant se met à pleurer. Le lièvre le prend et lui dit : « Tais-toi. On avait dit de danser sur une pierre : celui qui danserait jusqu'à ce qu'il y ait de la poussière sur la pierre, celui-là aurait ta mère. J'ai mis de la cendre dans mon pantalon. C'est avec une grande patience que j'ai eu ta mère ». Mais une vieille femme à côté de lui entend ce qu'il dit. Quand la mère revient, la vieille lui raconte : « Ton mari disait que c'est avec une grande patience qu'il t'a eue ». La mère se fâche, et elle veut rentrer dans sa famille. Le lièvre est d'accord. Il tue une pintade et la cache dans les bagages de sa femme, et celle-ci n'en sait rien. Il s'en va sur la route et dit à un berger : « Chante, si tu vois ma femme :

On nous avait dit de danser sur une pierre.

C'est avec une grande patience que j'ai eu ta mère » <sup>(1)</sup>.

Plus loin sur la route il rencontre des gardiens de pintades, et leur dit à chacun : « Chante, si tu vois ma femme :

On nous avait dit de danser sur une pierre.

C'est avec une grande patience que j'ai eu ta mère ».

La femme du lièvre part. Elle rencontre le berger, qui se met à chanter :

« On nous avait dit de danser sur une pierre.

C'est avec une grande patience que j'ai eu ta mère ».

Plus loin elle arrive chez les gardiens de pintades : ceux-ci se mettent aussi à chanter :

« On nous avait dit de danser sur une pierre.

C'est avec une grande patience que j'ai eu ta mère ».

La femme se dit : « Maintenant tout le monde chante sur la route. Peut-être la vieille femme m'a-t-elle trompée ». Elle a faim et veut manger. Elle ouvre ses bagages et trouve la pintade tuée. Les gardiens l'accusent de l'avoir volée, et se préparent à la frapper. Elle leur répond : « Non, laissez-moi, ne me frappez pas, je suis la femme du lièvre ».

La femme retourne chez le lièvre. Celui-ci lui reproche : « N'as-tu pas dit que tu veux rentrer dans ta famille ? » Elle ne répond rien. Un jour, en l'absence de son mari, elle rencontre la vieille femme et lui dit : « C'est toi qui m'as trompée pour que je quitte mon mari ». Et elle tue la vieille.

Cris et bruits proférés par les animaux, sont imités par les récitateurs, qui deviennent alors de véritables acteurs : c'est le cas dans la fable « Le bouc et l'hyène ».

#### *Le bouc et l'hyène*

Un bouc et une hyène étaient partis ensemble à la pêche. L'hyène dit : « Si je ne prends pas de poisson, j'aurai le bouc ». Et elle n'en prit pas. Le bouc avait entendu ces paroles. Il alla s'enduire de terre blanche. L'hyène ne le trouva pas. Le bouc s'était mis sur une grande termitière. L'hyène passa, et elle demanda : « Farayelle (c'est-à-dire objet peint avec de la terre blanche), as-tu vu le bouc passer par ici ? » Le bouc répondit : « J'ai déjà dévoré quatre hyènes ». Et l'hyène courut et s'enfuit.

Le bouc revient au village. Il veut passer par le trou des chèvres du mur d'enceinte, mais ses pattes de derrière ne peuvent passer, et il doit rester couché là. L'hyène passe près du village. Quand elle aperçoit le bouc ainsi, elle demande : « Farayelle sourou kprou (chose blanche accroupie), as-tu vu le bouc passer par ici ? » Le bouc répond : « Pousse-moi, je te le montrerai ». L'hyène

(1) Ce refrain est chanté chaque fois dans le récit.

le pousse par le trou des chèvres. Alors le bouc crie : « Mèèè, mèèè, mèèè », pour bien montrer qu'il est le bouc. L'hyène dit : « Si j'avais su que c'était le bouc, je l'aurais tiré dehors et mangé ».

Pour souligner l'importance d'une action, ou pour en exprimer la répétition ou la prolongation, le même verbe est répété plusieurs fois successivement, ainsi que c'est le cas dans la fable suivante.

#### *Le moustique et l'éléphant*

Un moustique demanda à un éléphant : « Est-ce que tu peux frapper un homme ? » L'éléphant répondit : « Non, je ne le peux pas ». Le moustique lui dit : « Moi, je le peux. Viens avec moi, je vais en frapper un ». Ils partirent ensemble au village, et le moustique entra dans la case d'un homme, et l'éléphant resta devant la porte. Le moustique commença à bourdonner, bourdonner, bourdonner à l'oreille de l'homme, qui se mit à frapper, frapper, frapper de tous les côtés. En sortant de la case, il dit à l'éléphant : « N'as-tu pas entendu les gifflés ? » L'éléphant répondit : « Oui, j'ai entendu frapper ». « C'est moi qui frappais », dit le moustique. Et l'éléphant eut peur du moustique.

*Valeur éducative des fables.* — Dans la préface de « Fables et Epîtres » La Fontaine rappelle que le Christ a parlé aux hommes en paraboles, que celles-ci ne sont autre chose que des apologues, des exemples fabuleux, et qu'elles s'insinuent avec autant plus de facilité et d'effet qu'elles sont plus communes et plus familières. De fait tout le jardin zoologique des apologues africains, tortue, bouc, âne, lièvre, hyène, lion, singe, éléphant, chien, moustique, perdrix, pintade, coq, est capable d'édifier et d'éduquer ceux qui les écoutent. Tous ces quadrupèdes, oiseaux et insectes sont des maîtres de la sagesse, dont les enseignements, plus conformes à leur culture souvent médiocre, formeront le jugement et éduqueront les mœurs des Noirs. La métaphore parle davantage à l'imagination et au cœur que l'enseignement abstrait. Cette forme de littérature orale n'est pas en lieu principal un divertissement charmant, où l'on rit au détriment des acteurs, et qui donne aux adultes et aux enfants un plaisir difficilement analysable pour nos esprits blasés. C'est avant tout une façon d'instruire sous une forme colorée et merveilleuse, où le surnaturel ne perd aucun de ses droits.

La fable, ou apologie, ou allégorie, est en effet une fiction, qui consiste à présenter un objet ou une action à l'esprit, de manière à lui en désigner ou suggérer un autre. Elle a un corps et une âme. Le corps est le récit de la fable lui-même, l'âme la moralité. Chez Esopé la fable était contée simplement, comme une historiette, et la moralité en était tirée ensuite comme une conclusion. Mises à part quelques exceptions, dans la plupart des récits allégoriques senufo la moralité n'est pas tirée explicitement : les bêtes parlent et agissent sous le prétexte d'aventures

comiques ou dramatiques ou de caractère anodin, et masquent la signification véritable du récit : la moralité non énoncée est si claire et évidente, que les auditeurs peuvent la saisir facilement.

Si le voile de la fable couvre une moralité édifiante, nous ne devons pas juger les vertus qu'elle propose, selon le code de notre morale occidentale. Ainsi la fourberie, laquelle est à notre point de vue une tromperie coupable, y est enseignée comme une belle vertu. Le mensonge n'y est pas présenté comme une faute condamnable, mais parfois, au contraire, comme un moyen licite pour atteindre une fin. Les tours malins et rusés sont des preuves d'habileté et l'indice de grande intelligence. Cependant le courage, la prudence, la méfiance, le respect du plus petit que soi, la bonté envers les faibles, l'amour maternel, l'affection pour les enfants constituent plus généralement le thème des fables senufo. La prudence maternelle est proposée dans la fable suivante.

*La mère avisée et les cultivateurs.*

Des hommes étaient allés cultiver. Quand ils avaient fini de travailler, ils mangèrent leurs ignames.

Une jeune fille arrive avec sa mère.

Les cultivateurs voient la jeune fille venir : un seul ne la voit pas. Pendant que la mère et la jeune fille se détournent, ils entassent leurs épluchures d'ignames devant celui qui n'avait pas vu venir la jeune fille. Quand la mère vient près des travailleurs, elle se retourne, et elle dit : « A celui qui mange beaucoup, c'est à lui que je marierai ma fille. Quand il donnera de la nourriture à préparer à sa femme, il lui en donnera beaucoup, et ma fille aura beaucoup à manger », Les autres cultivateurs ont honte maintenant.

Il faut aussi constater que bien des acteurs animaux, communs à cette littérature en Europe et en Afrique occidentale, ne semblent pas avoir ici et là le même caractère avec les mêmes qualités et les mêmes défauts, et, en tous cas, ne jouent pas un rôle identique. Ainsi *le lièvre* d'Esopé, de Phèdre, de La Fontaine, ce lièvre peureux, triste, mélancolique, du caractère et de la conduite duquel le maître fabuliste français tire cette conclusion :

« il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,  
qui ne puisse trouver un plus poltron que soi ! »

ce même lièvre est dans le folklore littéraire senufo un héros plein d'audace et d'astuce, roublard au point de dominer toute la gent quadrupède. Les fables « Le lièvre et les Lôsiwele » et « La Houe ensorcelée » en témoignent.

*Le Lièvre et les Lôsiwele (génies de l'eau)*

Le lièvre avait fait une plantation près du fleuve Bandama. Il disait aux Lôsiwele : « Lôsiwele, si mes ignames et mon maïs poussent bien, je vous donnerai en sacrifice un éléphant ».

Mais un jour le lièvre partit chercher de l'eau à la Bandama. Les Lôsiwele lui disaient : « Parce que te ne nous as pas donné l'éléphant, il ne faut plus prendre de l'eau ». Il ne prit pas d'eau et s'en alla. Il invita une hyène et un éléphant à l'accompagner faire un sacrifice. Ils sacrifièrent des poules, les firent cuire, les coupèrent en morceaux, et les mangèrent. Après avoir bien mangé, l'éléphant péta. Le lièvre demanda : « Qui a péte ? ». L'éléphant répondit : « Ce n'est pas moi ». Le lièvre dit : « Voici mon couteau des sacrifices : je vais le mettre sur le cou de chacun pour savoir par ordalie qui l'a fait ». Il prit le couteau divinatoire et le mit de dos sur le cou de l'hyène. Après, il plaça le côté tranchant sur le cou de l'éléphant et l'égorgea. Le lièvre retourna à la Bandama et dit aux Lôsiwele : « Lôsiwele, voici l'éléphant que je vous avais promis ».

*La Houe ensorcelée*

Le lièvre avait une houe, qui travaillait vite. Un jour, en se promenant, l'hyène arriva aux plantations du lièvre. Elle lui demanda : Comment fais-tu pour travailler si vite ? » Le lièvre répondit : « Quand je prends la houe, je chante : tia niègne, niègne, tia niègne, niègne (houe tranchante, tranche)! Si je veux m'arrêter, je dis : tia, kora (houe, arrête) ». « Prête-la moi », demanda l'hyène. Et le Lièvre la lui prêta.

Quand l'hyène se mit à labourer, elle avait oublié comment dire pour arrêter la houe. Elle travailla toute la journée sans pouvoir l'arrêter. Le lièvre alla la voir, et elle lui dit : « Viens arrêter ta houe ». Le lièvre lui dit : « Ordonne à la houe : Tia, kora ». L'hyène répéta tia, kora, et elle s'arrêta. Mais elle dit au lièvre : « Prends ta houe et garde-la pour toi, moi je n'en veux plus ».

On doit constater aussi que sous les Tropiques *le bouc* est plus malin que celui de notre fable « Le Bouc et le Renard », tandis que les rôles du *lion* et de l'*éléphant* y sont moins glorieux. Le *coq*, « ce vieux coq adroit et matois » de la fable « Le Coq et le Renard », semble n'avoir pas perdu de ses plumes dans les contes ouest-africains : il est aussi batailleur et enragé que ses frères de « La perdrix et les Coqs », aussi autoritaire qu'eux, ainsi que le prouve le conte sénoufo suivant.

## Le Coq et l'Eléphant

Un coq alla donner son daba <sup>(1)</sup> au forgeron. Un éléphant alla aussi donner son daba au forgeron. Le coq l'avait donné le premier, mais l'éléphant dit : « Je suis le plus grand : le mien doit être réparé le premier ». Le forgeron commença à réparer celui du coq. Un jour l'éléphant revint pour chercher son daba, alors que le forgeron réparait celui du coq. « De qui est ce daba ? » demanda-t-il. « C'est celui du coq », répondit le forgeron. « Je ne connais pas le coq <sup>(2)</sup> », dit l'éléphant, « laisse cet outil, et répare le mien ». Et l'éléphant le retira du feu et le jeta par terre.

Le coq aussi vint voir après son daba. Il vit celui de l'éléphant, que le forgeron était en train de réparer, le retira du feu et le jeta par terre. L'éléphant se fâcha et dit : « Je vais faire mes besoins; je mettrai mes excréments en tas, et si tu peux tout renverser, tu sera plus fort que moi ». Le coq put renverser le tas. A son tour le coq dit : « Je mets une de mes plumes par terre : si tu peux l'écraser, tu seras plus fort que moi ». Et le coq mit une de ses plumes par terre, mais l'éléphant ne put l'écraser. Furieux, celui-ci dit : « Nous allons nous faire la guerre. Tu vas réunir les oiseaux, et moi je vais rassembler les quadrupèdes ». Il convoqua tous les quadrupèdes, tandis que le coq rassembla les abeilles et un loupégue <sup>(3)</sup>. L'éléphant ordonna à un singe rouge : « Monte sur un arbre pour observer si l'armée du coq arrive ». Quand le singe rouge était dans l'arbre, le loupégue l'aperçut et cria : « Dou, dou, dou, dou ». Le coq ordonna aux abeilles : « Survolez et attaquez l'armée de l'éléphant ». Une abeille vola sur le singe rouge et le piqua : il tomba par terre en criant : « Ouy, ouy, ouy, j'ai mal ». L'armée de l'éléphant prit la fuite et fut défaite.

Le coq garda les deux daba.

*Le moustique*, que nous avons déjà vu à l'œuvre dans « Le moustique et l'éléphant », est nettement la doublure du moucheron de La Fontaine dans « Le Lion et le Moucheron », et ses agissements sont ceux qui permettent au fabuliste français de nous apprendre que « les plus à craindre sont souvent les plus petits ». *L'hyène*, comparable au loup, et *l'antilope*, qui a les mêmes caractéristiques intellectuelles que l'âne, dont un proverbe arabe dit : Quand tu conduis un âne à la Mecque, il reviendra âne », répondent à leurs portraits classiques : c'est bien démontré dans le conte sénufo que j'intitule « Le Châtiment de l'Ingratitude ».

(1) Le *daba* est une grande houe en fer pour labourer les champs.

(2) « Je ne connais pas le coq », c'est-à-dire je ne reconnais pas sa supériorité.

(3) Le *loupégue* est un petit oiseau au plumage rouge et à tête noire.

### *Le Châtiment de l'Ingratitude*

Une hyène poursuit une antilope. Celle-ci bondit par dessus une fosse profonde. L'hyène ne savait pas sauter aussi bien et tomba dans la fosse. Elle y resta si longtemps qu'elle fut devenue maigre comme un squelette.

Un jour un âne se promena près de la fosse. L'hyène cria au secours. « Quand je baisserai la tête dans la fosse, tu grimperas dehors le long de mes oreilles », cria l'âne. Ainsi il arriva. Quand l'hyène fut hors de la fosse, elle dit à l'âne : « J'ai faim. Tu me vendras une de tes pattes ». « Mais alors je n'aurai plus que trois pattes », répondit l'âne. L'hyène répliqua : « Que tu le veuilles ou non, tu me donneras une de tes pattes ».

Un lièvre passa. « Que faites-vous par ici, vous autres », demanda-t-il à l'âne. L'âne répondit : « J'ai aidé l'hyène à sortir de cette fosse : maintenant elle exige que je lui vende une de mes pattes ». Le lièvre répondit : « Dis à l'hyène de sauter encore une fois dans la fosse : je voudrais bien voir comment tu as fait pour la sortir de là ». L'hyène sauta dans la fosse. « Si tu préfères rester encore plus longtemps ici, dit le lièvre à l'âne, reste alors ».

Quant à la roublardise, la fourberie et les mensonges du *bouc sénoufo*, que nous avons déjà soulignés, ils sont bien mis en évidence dans un conte intitulé « Le Bouc et les Bêtes sauvages ».

### *Le Bouc et les Bêtes sauvages*

Un bouc se rendit au marché.

À l'aller il s'arrêta au village d'un lion. Le lion lui dit : « Maintenant que tu vas au marché, tu t'appartiens, mais quand te reviendras, tu seras pour moi ».

Plus loin il passa au village d'une hyène. L'hyène lui dit : « Maintenant que tu vas au marché, tu t'appartiens, mais quand tu reviendras, tu seras pour moi ».

Ensuite il arrive au village d'une panthère. La panthère lui dit : « Maintenant que tu vas au marché, tu t'appartiens, mais quand tu reviendras, tu seras pour moi ».

Au marché le bouc vit une peau de lion, une peau d'hyène et une peau de panthère, qu'elle acheta. Il acheta aussi au forgeron une lance et des morceaux de fer.

Au retour le bouc atteint le village de la panthère et pique la peau de panthère au bout de sa lance. Il dit à la panthère : « En allant au marché, tu m'as dit : « Quand je vais au marché, je suis à moi, et quand je reviendrai, je serai pour toi. Me voici maintenant. Ce que tu as à me dire, il faut le dire ! » La panthère lui demanda : « Où as-tu eu cette peau ? » « Je l'ai achetée au marché », répondit le bouc. La panthère, qui crut à une ruse, eut peur, et lui donna à manger.

Le bouc arrive au village de l'hyène, et met la peau d'hyène au bout de sa lance. L'hyène lui demande : « Où as-tu eu cette peau ? » Le bouc répond : « Je l'ai achetée au marché ». L'hyène eut peur, lui donna à manger, mais n'osa pas le laisser passer la nuit dans sa case. Quand il eut achevé son repas, l'hyène l'accompagna jusqu'à la porte du village.

Le bouc parvient au village du lion. Il met la peau de lion au bout de sa lance, pique celle-ci devant la case du lion et dit : « Lion, me voici. Ce que tu as à me dire, dis-le maintenant ». Le lion sortant de sa case, lui demande : « Où as-tu eu cette peau ? » « En allant au marché, dit le bouc, j'ai rencontré sur la route un lion, et je l'ai tué ». Mais le lion de répondre : « Tu ne coucheras pas dans mon village; je vais t'accompagner jusqu'à la porte de l'enceinte »: « Non, dit le bouc, je ne partirai pas; je veux passer la nuit ici ».

Le lion met le bouc dormir avec ses lionceaux. Quand tout le monde dort, le bouc sort les morceaux de fer de son sac de cuir. Alors il toussa, et il cria au lion, qui dormait dans la case voisine : « Je dois cracher, mais mes crachets ne peuvent tomber par terre, mais sur le corps d'un homme, pour que celui-ci devienne fort ». Et le lion de répondre : « Crache alors sur le corps d'un de mes petits ». Le bouc prend un morceau de fer et le lance sur un lionceau. Il a encore d'autres crachats, et tue un deuxième lionceau. Le lion vient lui-même recevoir le troisième crachat sous la forme d'un morceau de fer. Il s'enfuit de peur dans la brousse.

Voilà pourquoi le lion vit maintenant dans la brousse, tandis que le bouc habite au village.

Parmi les fables sénoufo que j'ai recueillies, j'ai proposé ici les meilleures, du moins celles qui m'ont semblé telles. Dans leur traduction j'ai suivi fidèlement et mot à mot leur texte indigène, et évité de leur donner un tour plus conforme à la langue française de peur de les détériorer, me rappelant la moralité du maître fabuliste français que « le mieux est souvent l'ennemi du bien ».